



Morceau choisi

Entretien avec Jérôme Fourquet

« En 2024, le référentiel communautaire s'active partout »

Propos recueillis en 2024 par E. Champion

Jusqu'où la ligne de faille identitaire peut-elle creuser la société française ? **Jérôme Fourquet, essayiste et analyste politique français**, relève d'inquiétants signaux et explique combien leur « réitération régulière » témoigne de la mise en branle d'une forme de guerre identitaire sur notre sol, alimentée par la mécanique des réseaux sociaux et des activistes militants.

Polémique Aya Nakamura, agression de Samara, affaire du lycée Maurice Ravel, clash Natasha St-Pier-Inès / Reg...l'année 2024 démarre sur les chapeaux de roues identitaires.

Jérôme Fourquet, auteur du récent « *La France d'après et de L'Archipel français (Seuil)*, note combien chaque Français, de manière plus ou moins consciente, hérite de l'une ou de l'autre des grilles de lecture et est sommé de choisir son camp à mesure que la ligne de faille identitaire et communautaire perce le mur du son médiatique.

Entretien

L'année 2024 verra-t-elle une accélération de la guerre identitaire sur le sol français ?

« Comme toujours, il y a le ressenti et la réalité statistique. Or, cette réalité statistique est assez difficile à établir. Le diagnostic que je fais n'est pas forcément celui d'une accélération ou d'une multiplication de ce type d'événements, mais celui de leur réitération régulière qui entretient ce que j'appelle un « bruit de fond ».

De manière hélas lancinante, ce type d'affaires, de natures et de gravités différentes, remontent régulièrement à la surface médiatique. Elles viennent rappeler que, parallèlement aux tensions économiques et sociales très fortes dans le pays, qu'on se réfère à l'épisode de la réforme des retraites, aux tensions persistantes sur la question du pouvoir d'achat, ou bien au mouvement récent des agriculteurs, ces événements nous ramènent à l'existence d'une autre ligne de faille. La ligne de faille identitaire et communautaire. Ces phénomènes percent le mur du son médiatique et s'invitent hélas dans l'actualité de manière fréquente.

On a souvent tendance à confronter ces deux grilles de lecture, sociale et identitaire...

Déficit d'assimilation culturelle ou d'intégration sociale, en gros, en effet. Pour moi, les deux ne s'opposent pas et peuvent souvent se combiner. Même si le ministre de l'Intérieur s'est fendu d'une sortie sur le thème des « Kevin et Mathéo » lors des émeutes de l'été dernier, la surreprésentation des jeunes issus de l'immigration parmi les manifestants et les émeutiers était assez manifeste. On a constaté parallèlement que ces émeutes avaient essentiellement touché les communes ou les quartiers les plus en difficulté socialement.

Mais reprenons la succession des événements. Dans le sillage dramatique du 7 octobre, nous avons assisté à ce qu'on appelle pudiquement une accélération de « l'importation du conflit israélo-palestinien » en France, avec une explosion des actes antisémites, et également, de manière collatérale, hélas, l'assassinat de Dominique Bernard, par un jeune Tchétchène radicalisé dont on peut penser que le climat extrêmement tendu au Proche-Orient a pu l'inciter à passer à l'acte.

Ce fut ensuite le drame de Crépol où, très vite, la grille de lecture qui s'est imposée est celle de l'affrontement entre deux France et ses deux jeunesses.

La France des quartiers incarnée par des jeunes de la cité de la Monnaie à Romans-sur-Isère face à celle des jeunes rugbymen de Crépol. Plus récemment, c'est l'affaire du lycée Maurice-Ravel avec un proviseur menacé et qui a décidé de cesser de manière anticipée son activité et de partir prématurément à la retraite parce qu'il estimait que sa sécurité n'était pas assurée.

Et puis, de manière plus anecdotique et beaucoup moins dramatique, les réseaux sociaux se sont emballés autour de l'altercation entre deux participantes de l'émission « Danse avec les stars » sur TF1, Natasha St-Pier et Inès Reg, dont l'altercation a vite été encodée à travers le prisme du conflit identitaire.

Avec, aussi, une importation des grilles de lecture américaines, tant Natasha St-Pier s'est vue affublée du sobriquet de « Karen », qui, dans le vocabulaire américain woke désigne la femme blanche acariâtre de classe moyenne des suburbs qui se sent menacée dès qu'elle est en contact avec un Afro-américain. Inès Reg, de son côté, a présenté l'hostilité à laquelle elle a eu affaire comme étant motivée par le fait qu'elle serait l'Arabe de service et que l'équipe qui l'accompagnait sur cette émission était d'origine africaine ou antillaise.

Enfin, l'actualité a été marquée par l'agression cette semaine de Samara, tombée dans le coma, à Montpellier, dans le quartier de la Mosson, pour des motifs intracommunautaires. La mère de Samara rapporte ainsi que sa fille a été traitée de « mécréante », parce qu'elle se maquille et s'habille « à l'européenne ». Je me souviens avoir lu un reportage de Libération en 2015 qui racontait l'engagement de Fatima, Malika, Haïcha ou Khadéja dans les mêmes quartiers populaires de Montpellier sur le thème « Non au ghetto, oui à la mixité » : « En classe, on voudrait des petits blonds avec nos enfants ».

De même, en 2021, Emmanuel Macron avait été interpellé par une habitante voilée du quartier de la Mosson, où Samara a été agressée, sur le manque de mixité : « Mon fils m'a demandé si le prénom Pierre existait vraiment ! ». On voit comment, de loin en loin, des faits divers viennent se faire écho les uns aux autres et donnent à voir la dynamique de ségrégation à l'œuvre dans certains quartiers, qui débouche in fine sur

l'imposition d'un référentiel communautaire strict, qui s'impose avec violence à tous et notamment aux jeunes femmes.

Qu'est-ce que la polémique Aya Nakamura vous a inspiré ?

On a vu une France de gauche et progressiste qui s'enthousiasme pour ce choix présidentiel qui incarne la France de la diversité, et qui rappelle à juste titre qu'Aya Nakamura est la chanteuse francophone la plus - streamée- au monde.

Nous avons parlé avec Jean-Laurent Cassely, dans La France sous nos yeux, d'Aya Nakamura comme une figure un peu archétypale du processus d'hybridation culturelle dans lequel le pays est rentré, à savoir une jeune femme d'origine malienne qui a grandi en région parisienne, prenant comme nom de scène le nom d'un personnage japonais d'une série américaine et qui recourt à une hybridation linguistique poussée à son paroxysme dans ses chansons (« Dja dja » et cie).

C'est ce symbole-là qui a été l'objet de la joute politique. Entre donc un camp progressiste, de gauche et macroniste, qui voyait justement le symbole de la « Nouvelle France ». Et puis une France de droite, voire de droite radicale, qui rejette ce symbole perçu comme étant celui, quelque part, du grand remplacement et d'un métissage complètement incontrôlé (« Ici c'est Paris, pas le marché de Bamako », ayant été brandi sur une banderole d'un groupuscule identitaire). Se faisant, on voit bien comment, comme dans l'affaire de Crépol, ces grilles de lecture et ces visions de la France sont immédiatement mobilisables et activables. Il n'y a pas besoin de pousser beaucoup : dès qu'on appuie sur le bouton, tout se met en place. Éric Benzekri le montre bien dans la série La Fièvre : c'est la mécanique des réseaux sociaux qui joue. Fort heureusement, toute une partie de la France silencieuse n'adhère pas forcément spontanément à ces grilles de lecture et la France n'est pas coupée en deux à 50/50. Sauf que la mécanique des réseaux sociaux et des activistes militants encode la polémique sur cette grille de lecture et produit un effet d'emballlement. La France entière ne s'affronte pas là-dessus mais à un degré ou à un autre, chaque individu, de manière plus ou moins consciente, hérite de l'une ou de l'autre des grilles de lecture et est sommé de choisir son camp. De trancher entre l'excuse sociale et le facteur ethnoculturel.

Pourquoi Macron a-t-il, selon vous, jeté Aya Nakamura dans la fosse aux lions identitaire ?

Je pense qu'il avait à cœur de mettre en scène un symbole de cette France métissée, notamment vis-à-vis du monde entier, puisqu'on le sait très investi dans la préparation des Jeux olympiques, qu'il voit comme une magnifique vitrine de la France contemporaine en mondiovision et accessoirement aussi comme une vitrine de son propre bilan. Et donc, dans cette scénographie qu'il écrit lui-même, Aya Nakamura avait toute sa place, et l'on retrouve quelque part le Macron de 2017 qui campait à l'époque sur une ligne très multiculturelle (on se souvient du : « Il n'y a pas de culture française » prononcé à Alger).

Oui, enfin il est aussi allé jusqu'à jouer la défense de Depardieu récemment...

Sauf qu'il s'agit ici d'un message dirigé vers le monde. Et puis comme toujours avec Emmanuel Macron, on est aussi dans le calcul politique et électoraliste. Après une séquence avec un Macron assez droitier (loi immigration, Gabriel Attal à Matignon, Depardieu...), il fallait renvoyer des signaux à l'électorat de centre gauche qui s'était détourné de lui.

Et donc, de la même manière qu'on a panthéonisé le couple Manouchian, procédé à l'inscription du droit à l'IVG dans la Constitution, et annoncé vouloir légiférer sur la fin de vie, il y a eu cette annonce autour d'Aya Nakamura pour donner des gages de progressisme sociétal à un électorat de centre gauche. Notamment pour contrer la percée de Raphaël Glucksmann. Rien de mieux pour Emmanuel Macron que de se draper dans une stature de progressiste sociétal, et pour ce faire rien de tel que de manier des symboles qui vont faire sortir de leur boîte, soit les catholiques conservateurs sur la fin de vie, soit l'ultra droite. »